

Sermon du dimanche matin 28 juin 1908,
en l'église Saint-Nicolas

De la divinité de Jésus

« Or, nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'esprit qui vient de Dieu, afin que nous connaissions les choses que Dieu nous a données par sa grâce. Et nous en parlons, non avec des discours qu'enseigne la sagesse humaine, mais avec ceux qu'enseigne l'esprit, jugeant en termes spirituels des réalités spirituelles. »
(*I Corinthiens 2, 12-13*)

« Nous exprimons les réalités spirituelles dans le langage de l'esprit. » Que ces mots de l'apôtre Paul nous donnent le ton sur lequel nous voulons réfléchir ensemble à une question qui à notre époque est devenu une sorte de schibboleth¹ entre ceux qui affirment la divinité de Jésus et ceux qui ne l'affirment pas.

J'ai déjà eu l'occasion plusieurs fois de remarquer que dans certains milieux l'on départage les pasteurs selon ce critère. Chez notre voisin, la question a joué un rôle crucial après la séparation de l'Église et de l'État. Lorsqu'en effet des paroisses ont décidé de s'associer entre elles, certaines ont malheureusement fait de la confession de foi en un Jésus divin un critère d'appartenance à la communauté. Elles qui voulaient s'unir pour être plus fortes ont introduit ainsi la division dans l'Église. Pour ma part, je ressens chaque fois de l'effroi quand cette question est soulevée, car je ne m'estime pas en mesure de répondre simplement par oui ou par non du moment que j'ignore ce que l'autre, qui interroge, se représente sous la notion de divinité. Et lorsque je demande des explications, elles sont exprimées d'une manière si confuse que je suis encore moins en état de fournir une réponse satisfaisante.

Les slogans constituent partout des fléaux, surtout en matière de religion. Ils empêchent la paix et bloquent la connaissance. C'est donc une œuvre d'édification que de faire la lumière ensemble sur ce que nous entendons les uns les autres par divinité ou non-divinité du Christ ; nous travaillerons ainsi à remédier au défaut de pensée.

Il n'est pas si difficile de nous entendre sur ce que divinité de Jésus ne veut pas dire. S'il vous est rapporté que certains Pères grecs de l'Église avaient imaginé que Jésus n'était homme qu'en apparence, qu'il avait fait semblant d'avoir besoin de nourriture et de sommeil et de dépendre ainsi des services d'autrui, qu'il avait fait seulement semblant d'éprouver fatigue et souffrance, bref, mis en face d'une telle théorie², personne parmi vous n'en croira un traître mot.

¹ Un signe discriminant, qui permet de faire le tri entre deux catégories de personnes. L'expression, hébraïque, est employée dans le Livre des *Juges* 12, 5. « Galaad s'empara des gués du Jourdain du côté d'Éphraïm. Et quand l'un des fuyards d'Éphraïm disait : Laissez-moi passer, les hommes de Galaad lui demandaient : Es-tu Éphraïmite ? Il répondait : Non. Ils lui disaient alors : Hé bien, dis Schibboleth. Et il disait Sibboleth, car il ne pouvait pas bien prononcer. Sur quoi les hommes de Galaad le saisissaient, et l'égorgeaient près des gués du Jourdain. Il périt en ce temps-là quarante-deux mille hommes d'Éphraïm. » Cette histoire horrible, prise dans l'Ancien Testament et érigée en une sorte de parabole, jette une lumière violente sur la distinction faite entre ceux qui croient en la divinité de Jésus et ceux qui n'y croient pas. La tentation est de disqualifier ces derniers comme hérétiques et de les exclure. En d'autres temps, ils seraient massacrés ! La vertu de tolérance est fragile.

² Elle porte un nom savant, mais commode : le docétisme, du grec *dokein*, paraître. Une hérésie du I^{er} et II^e siècle. Le Christ au cours de sa vie terrestre n'avait qu'un corps apparent, comme celui d'un fantôme. De nature divine, donc spirituelle, il ne pouvait avoir aucune participation à la matière.

Et si par ailleurs on vous dit encore que d'autres Pères de l'Église, surtout en Occident, essayèrent de rendre intelligible la divinité de Jésus en supposant que sa nature était composée de deux substances, l'une divine, l'autre humaine, et de même sa volonté et jusqu'aux moindres particularités de son être, vous serez d'accord pour conclure que de telles idées vous dépassent de toute façon et qu'importe qu'elles aient été établies par des conciles et fixées en articles de foi obligés.³

Attardons-nous encore un moment dans ce passé. Les chrétiens s'entendirent alors pour affirmer la divinité de Jésus, mais ils se disputaient sur la manière de concevoir celle-ci. Et que firent-ils ? Ils se sont maudits mutuellement et persécutés à partir du 4^e siècle durant plus de 500 ans. Lorsque l'islam se montra envahissant, ils continuèrent à se battre entre eux tant et si bien que leur ennemi put profiter de leur désunion et conquérir tout le Proche-Orient, l'Arménie, la Palestine, l'Égypte et l'Afrique du nord. Dans ces régions, le croissant chassa la croix. Si aujourd'hui encore ces peuples se détournent du christianisme, la cause principale en est que les chrétiens continuaient à se disputer sur la divinité du Christ, au lieu de se comporter selon ses commandements.

Cela n'est-il pas un avertissement ? Veillons donc à ne pas tomber dans les mêmes travers et à force de nous quereller sur les dogmes n'oublions pas l'essentiel : ce qu'il nous incombe de faire pour le royaume de Dieu.

Pour nous il est clair que ce qu'il y a de divin en Jésus n'est à chercher en rien d'autre qu'en l'esprit qui l'habite. La plupart d'entre nous ne ressentent nul besoin de se représenter la venue au monde de notre Seigneur d'une autre façon que celle qui est propre à toute créature ; nous sommes convaincus que sa participation à l'esprit divin n'est pas liée à une sorte particulière de naissance, lui-même n'ayant jamais fondé son autorité là-dessus et l'apôtre Paul n'y ayant jamais fait la moindre allusion.

Aussi nous permettons-nous, lorsqu'il est question de la divinité de Jésus, de rappeler que selon son enseignement même tous les hommes sont « enfants de Dieu » - et si de telles formules ont du sens pensons à la prière qu'il nous a apprise : « Notre Père qui es aux cieux » (*Matthieu 6, 9*), qu'en conséquence il appelle les hommes ses frères et il veut qu'ils soient considérés comme tels. Ne l'a-t-il pas clairement signifié en disant : « en vérité toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites » (*Matthieu 25, 40*) ?

Il s'ensuit qu'en chacun de nous également brille une étincelle de l'esprit divin et que c'est par là que nous sommes « enfants de Dieu ». Raison pour laquelle, aux yeux de Jésus, chaque être humain est infiniment précieux et qu'aucun ne doit sombrer dans le péché ou être écrasé par autrui. C'est que quelque chose de l'esprit de Dieu bat et vit en lui. Sur ce point il ne saurait y avoir entre nous de divergences, car tel est le clair enseignement de Jésus. Il n'a pas expliqué cependant dans quelle mesure et par quoi son état de fils de Dieu se distingue de celui des êtres humains en général. C'est uniquement cette distinction qui doit être interrogée, lorsque nous réfléchissons à sa divinité.

Ici je pourrais également me référer à l'enseignement de l'apôtre Paul qui en de belles paroles nous donne à penser Jésus comme « prémices de l'Esprit » (*I Corinthiens 15, 23*).

Mais je pense qu'au lieu de nous appuyer sur telle ou telle doctrine il est préférable que nous tirions la connaissance du fond même de notre âme, car si nous croyons vraiment que l'esprit habite en nous, nous croirons aussi qu'il ne cesse pas de nous éclairer. De quelle

³ Allusions claires au Concile de Nicée, qui en 325 promulgua le dogme de la déité de Jésus-Christ, et à celui de Chalcédoine, qui en 451 établit le dogme des deux natures du Christ Dieu et homme « en deux natures, unies elles-mêmes, sans confusion ni changement, sans division ni séparation, en une seule personne et une seule hypostase, chacune d'elles demeurant distincte et entière, avec toutes ses propriétés respectives, au sein même de leur union... ». Comprenne qui pourra ? Les théologiens se comprenaient.

manière singulière Jésus est-il divin ? En ceci qu'il participe de l'esprit de Dieu d'une manière incomparablement plus puissante que nous. Comment cela se manifeste-t-il ?

On a supposé que c'était par une sorte de toute-puissance sur les choses, qui se traduit dans ses miracles ? Telle cependant n'était pas la conception qu'il avait de lui-même, car pour se définir il ne fit pas grand cas de ses guérisons merveilleuses, qui pourtant étaient sans nul doute ce qu'il avait accompli de plus sûr en fait de miracles. Quand le Grand Prêtre l'a pressé de dire qui il est et s'il est « le Fils de Dieu » (*Matthieu 23, 63*), sa réponse resta énigmatique (« Tu l'as dit »), il n'a pas invoqué les miracles.

Il n'est pas possible non plus que son état de fils de Dieu tienne à la sorte d'omniscience qu'on lui a attribuée. Celui qui lit les Évangiles avec attention remarque que Jésus s'est maintes fois trompé au cours de sa vie. Il a introduit Judas parmi ses disciples sans savoir à l'avance que ce sera un traître. Il partageait avec ses contemporains la conviction que la fin du monde et en même temps le Jugement dernier étaient proches ; nous savons qu'il n'en a rien été. Pourquoi ne pas admettre tranquillement qu'il y a beaucoup de choses qu'il ne pouvait connaître ? Ceux qui tournent et retournent ses paroles jusqu'à leur faire prouver qu'il ne s'est jamais trompé dans ses prédictions ne rendent aucun service à la religion. Devant les Évangiles aussi il faut être clair, que notre oui soit un oui et notre non un non !

Bien sûr, tous ses artifices cachent une certaine peur, la peur de nombreux chrétiens d'avoir à conclure que Jésus sans doute était le premier et le plus saint des hommes, mais un homme seulement, rien de plus.

J'estime pour ma part qu'une telle peur est vaine. Qu'est-ce qui rend notre époque malade ? C'est l'indifférence envers la religion. On peut dire que pour 90 % de nos concitoyens qui portent le nom de chrétiens Jésus n'existe absolument pas dans leur vie. Un quelconque idéologue, à la rhétorique creuse, les passionne aujourd'hui plus que Jésus. N'aurions-nous pas déjà gagné beaucoup si l'on sortait de cet état d'indifférence et si Jésus redevenait une référence pour nos contemporains, un objet de respect, le plus noble des êtres, le plus grand maître possible pour la jeunesse, un exemple, etc., appelez-le comme vous voudrez.

Si demain il n'y avait qu'une centaine parmi les indifférents à être saisis d'un sentiment de vénération (*Ehrfurcht*) pour Jésus, et en ayant le courage de l'exprimer, et si Jésus devenait véritablement leur maître spirituel, ce serait un grand événement. Et s'il se trouvait quelqu'un capable par ses paroles ardentes d'élever ses contemporains à cette vénération pour Jésus – et qui sait ce que l'avenir nous réserve ? – il ne viendrait à l'idée d'aucun pasteur attiré, quelle que soit sa position dogmatique, de lui intimer silence, au contraire, on s'en réjouirait comme d'un progrès de l'Évangile.

Je pense que beaucoup d'entre nous, pour qui Jésus veut dire la vie, ont traversé une phase critique au cours de laquelle il leur paraissait qu'il n'était rien de plus qu'un des plus grands parmi les hommes et un maître de vérité. Il arrive à chacun – ou du moins à beaucoup – un moment où ce qu'il a appris sur Jésus comme être divin se met à vaciller et à se détacher ; il a le sentiment alors de se trouver seul devant lui et dans l'obligation de déterminer ce qu'il représente pour lui et quel nom lui donner. Si dans cette situation, il en vient par sa raison à ne rien pouvoir dire de plus que : oui, il est un maître et un modèle, c'est déjà beaucoup, au moins n'aura-t-il pas été entraîné comme tant d'autres par le courant de l'indifférence !

Mais je crois aussi que plus nous nous approchons de Jésus, plus grande nous apparaît la distance qui le sépare des autres grands hommes que nous connaissons, jusqu'au point où il nous devient impossible de le mesurer à qui que ce soit d'autre. Plus nous pénétrons par la

pensée dans ce que nous pouvons connaître de lui, plus sa personnalité nous paraît insaisissable et unique.⁴

Déjà celui qui considère au bout de longues réflexions que Jésus est le plus grand des maîtres et le compare alors à des penseurs et des sages qui ont marqué l'histoire de l'humanité, déjà lui se sentira devant une énigme. Des autres maîtres nous avons l'impression que le message est fondé sur la méditation et que tous ceux qui useront pareillement de leur raison sauront en tirer les mêmes leçons de vie. Mais Jésus, lui, nous donne l'impression d'une spontanéité continue. Il n'a pas eu à chercher les vérités, semble-t-il, c'est l'esprit qui parle directement en lui et qui montre les choses telles qu'elles sont. Ses paroles jaillissent des profondeurs insondables de l'esprit, elles éveillent en nous le sentiment de l'insaisissable ou du sublime. Elles sont comme ces sources chaudes et chargées d'éléments guérisseurs qui surgissent du sein de la terre à des profondeurs inconnues.

Quand nous prenons connaissance des paroles d'autres héros de l'esprit, nous finissons par en épuiser le sens, il se peut alors qu'elles pâlisent et perdent leur charme. Ce qui nous a semblé grandiose dans tel livre perd souvent de sa force, lorsque nous le reprenons en main quelques années plus tard. Car les pensées qu'entre-temps l'expérience nous a inspirées nous paraissent plus justes et plus profondes que celles que nous avons découvertes dans les livres. Mais pendant ce temps les pensées de Jésus auront au contraire pu gagner en vérité. Nous ressentons étrangement que ce que nous avons vécu, les combats, les victoires aussi, les progrès, les connaissances nouvelles, tout cela se laisse comprendre sous ce qu'il appelait « la vraie vie ».

N'avez-vous pas ressenti la même chose ? Nos pensées se suivent, succession d'harmonies et de dissonances en quête d'une mélodie. Et lorsque la mélodie se forme, qu'elle s'élève lentement de notre âme, nous y entendons une de ses paroles. Nous ne pouvons alors que la laisser résonner en nous. Il a exprimé une vérité de la vie à laquelle nous ne serions pas parvenus seuls et sans laquelle nous ne pourrions pas vivre notre destin dans la paix.

Dans la même mesure où l'on découvre en Jésus « la vérité et la vie » et non, comme chez d'autres, « une » vérité, l'on est saisi par la pureté de sa personne. Lui-même a défendu qu'on le présente comme « pur de tout péché », n'a-t-il pas dit au jeune homme riche qui l'appelait « bon maître » qu'il ne fallait pas l'interroger sur ce qui est bon, qu'« un seul est bon », le Père qui est au ciel (*Matthieu* 19, 17) ? Mais c'est tout de même une pureté infinie qui le distingue entre tous les hommes. Nous savons peu de chose sur sa vie, mais il se dégage de ses paroles une telle intégrité qu'on ne saurait l'aligner sur d'autres héros de l'humanité, même les plus nobles. La pureté que son être manifeste en tout est inégalée.

Alors que nous autres, nous ne parvenons à une certaine pureté qu'à travers des combats répétés, contre les tentations et les fautes, et que nous ne sommes capables qu'à ce prix, au prix de l'expérience, de comprendre en quoi elle consiste et quels drames intérieurs se jouent dans l'âme des hommes, lui la possède naturellement, sans avoir eu à la conquérir. Cela lui donne une autorité, une souveraineté, qui oblige chacun à se dire : tu n'es pas simplement le premier d'entre nous, tu es notre seigneur.

Vis-à-vis de tous les autres penseurs, nous sentons que nous gardons notre liberté. Mais celui qui s'attarde auprès de Jésus sent qu'il cesse d'être libre dans son rapport avec lui. Remarquez qu'il nous arrive de rencontrer chez des gens ordinaires une qualité qui en impose, rien de tyrannique, mais une force mystérieuse qui nous subjugué. Cette force impérieuse est d'ordre spirituel et vient de l'intégrité de la personne.

⁴ Telle était la conclusion, régulièrement citée, du grand ouvrage de synthèse *Histoire des recherches sur la vie de Jésus* (1^{ère} édition 1906). « C'est comme un inconnu, sans nom, qu'il vient vers nous... Comme un mystère ineffable. »

Souvenez-vous des personnes qui sans contrainte ont exercé une autorité sur vous. Ce n'étaient pas les plus éminents, pas les plus brillants, mais les purs. Il nous arrive souvent de nous rendre à des personnes que nous savons moins cultivées, mais plus pures que nous. Chacun le sent clairement : la force spirituelle que nous pouvons exercer est proportionnelle à notre degré de pureté. Ainsi lui, comme une personne qui avait surmonté les tentations du monde et se trouvait intérieurement unie, au clair avec elle-même, il pouvait faire entendre aux peuples et aux individus son « Mais moi je vous dis » (*Matthieu 5, 22*) et toucher ceux qui aspirent eux-mêmes à la pureté spirituelle et en saisissent le sens parce qu'ils la portent aussi en eux.

Qui n'est pas sensible au ton impératif des paroles de Jésus ne les a pas encore vraiment entendues. Qui n'appréhende pas toujours plus son existence comme un combat entre lui et Jésus ne sait pas qui Jésus est en vérité et qu'il nous arrache à lui morceau par morceau. Nous résistons. Nous voulons garder pour nous un droit à des plaisirs et au bonheur, un droit de posséder des biens et de nous accorder quelques accommodements, mais nous sentons néanmoins que le bonheur est de se laisser subjugué par lui et de faire ce qu'il ordonne. Tout se passe comme si deux ou trois de ses paroles étaient particulièrement destinées à l'un ou l'autre d'entre nous. Le destinataire les découvre dans sa vie et il lui apparaît peu à peu que c'est précisément cela que Jésus a dit pour lui et que son destin propre s'est formé et s'éclaire à ces paroles.⁵

Voilà ce que chacun découvre d'unique, lorsque dans le cours de sa vie il s'efforce de rester fidèle à Jésus. Vous pouvez appeler cela sa divinité, si vous voulez, et vous rejoindrez alors ceux qui tiennent à cette idée de déité pour définir l'être de Jésus, parce que c'est leur manière d'exprimer ce qu'il a effectivement d'unique, d'incomparable pour celui qui le connaît au cœur de sa pratique. Ou vous préférez ne pas lui appliquer un tel mot et ne parler de lui que comme de l'unique⁶, ainsi qu'il vous apparaît toujours plus distinctement.

Qu'importe les mots au fond ? Pourvu qu'il pénètre dans nos vies... le Seigneur... et que sa volonté entre dans la nôtre... alors nous répandons son message par l'action et par l'esprit et nous travaillons à l'avènement d'un temps où l'on ne se disputera plus sur les façons de s'exprimer, mais où partout l'esprit « jugera en termes spirituels des réalités spirituelles ».

Albert Schweitzer
(*Predigten 1898-1948*, München, C.H. Beck, 2001)
Traduction Jean-Paul Sorg

⁵ Schweitzer s'est souvent exprimé en termes analogues sur cette relation intime (mystique) avec Jésus. Comparez notamment avec ce passage du sermon du 8 décembre 1912, prononcé à l'église de Munster, publié dans *Agir, 21 sermons sur les missions et l'humanitaire*, éd. Ampelos, 2009 : « Ne connaît Jésus que celui dont il traverse la vie, celui à qui il parle et qui l'écoute, celui qu'il ne laisse pas en repos, mais force à agir autrement qu'il ne le ferait tout seul. Et plus on le laisse entrer dans sa vie, mieux on le connaît. »

⁶ *Der Einzigartige* : « L'inconnu sans nom », le tout mystérieux, l'ineffable ?